

Carnets d'un infirmier
d'une guerre oubliée

*A mon grand-père maternel, né à Bussurel (Haute-Saône), dans une
ferme investie par les Prussiens au second jour de la bataille de la Lizaine.*

Daniel Seigneur

Carnets d'un infirmier d'une guerre oubliée

*De la Savoie à la Franche-Comté
1870-1871*



ÉDITIONS
CABÉDITA
2014

L'AUTEUR

Daniel Seigneur est issu d'une famille établie dans le pays de Montbéliard depuis 1631. Dès sa prime jeunesse, à travers de nombreuses recherches, il s'intéresse à l'histoire de la Franche-Comté. Cinéaste aujourd'hui à la retraite et ancien réalisateur de produits audiovisuels et multimédias, il a réalisé de nombreux documents. On lui doit notamment un CD-Rom interactif qui retrace la vie de la cité de Montbéliard au XIX^e siècle. Le présent ouvrage est son cinquième roman.

Couverture: Combat de Chenebier. Tableau d'Alphonse de Neuville.
Musée de Belfort. Cliché de Claude-Henri Bernadot

© 2014. Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-687-3

Préface

Cet ouvrage nous plonge dans le dernier épisode de la guerre franco-allemande de 1870 dont les ultimes combats se sont déroulés en Franche-Comté. Dans sa globalité, ce fut une guerre qui n'aura duré que huit mois, maintenant disparue (ou presque) des manuels scolaires et de la mémoire collective, mais qui a néanmoins saigné à blanc deux nations de par la violence avérée des combats.

A travers le personnage clé du roman, l'auteur nous fait découvrir la réalité du terrain, un quotidien souvent horrible, transcrit dans une chronique émouvante. Un jeune homme qui, avec un courage remarquable, s'est engagé dans l'armée pour soutenir son pays et soulager les souffrances d'un grand nombre de blessés, bien souvent au risque de sa vie.

Au fur et à mesure que le récit se déroule, le lecteur ne manquera pas de réaliser le décalage important entre les conditions de vie très rudes de l'époque et celles, beaucoup plus faciles aujourd'hui pour un grand nombre, même si beaucoup reste encore à faire pour que chacun garde sa dignité.

L'auteur a pris le temps de consulter les archives, afin de relater au plus près cette guerre qui s'est déroulée dans la région, et plus particulièrement les événements vécus par ce jeune garçon de Vyans-le-Val (village près d'Héricourt) : Alphonse Chevalier, dont le père était le maire de l'époque.

La vie courageuse d'un jeune de ce village nous invite à redécouvrir l'importance de la paix, une valeur qui mérite que l'on se batte sans cesse pour elle, car elle n'est pas garantie pour toujours. L'histoire nous le montre à tout moment.

Jean-François Nardin,
Maire de Vyans-le-Val

Prologue

L'effondrement du Second Empire, événement que les résultats du plébiscite de 1870 n'avaient nullement laissé prévoir, se soldait par un immense désastre, tant matériel que moral. Sur près de 2 millions d'hommes qui avaient été mobilisés, 139 000 avaient été tués et 380 000 faits prisonniers.

La France était amputée de l'Alsace, de la Lorraine et devait payer 5 milliards de francs or aux vainqueurs, sans compter les dépenses à prévoir pour le relèvement des ruines causées par la guerre. Cette perte physique, mis à part l'amputation d'une province et de la moitié d'une autre, était chose en vérité réparable, ce qui le fut rapidement.

Mais la France était surtout meurtrie dans son âme par la profonde humiliation que lui avait infligée la défaite suivie de l'occupation, couronnée de surcroît par l'événement douloureux de la Commune.

Cette guerre pitoyable, ubuesque, cette guerre improvisée, cette guerre honteuse, cette guerre de l'humiliation fut passée à la trappe de l'Histoire de France; la Nation ne voulait ou ne pouvait faire son examen de conscience.

Cette guerre, menée «à la va-vite», dont l'ultime tentative pour regagner du terrain se déroula principalement en Franche-Comté par une armée non aguerrie, mal commandée, constituée par des appelés et des «mobiles» venus de la moitié sud de la France – notamment de Savoie, de la Nièvre, du Cantal – face au cours d'eau gelé de la Lizaine, qui constituait l'obstacle

à franchir pour pénétrer en Alsace et rompre au passage le siège de Belfort. Le dernier acte de cette guerre fut dénommé bataille d'Héricourt, également connu sous le vocable « bataille de la Lizaine ».

L'armée de l'Est fut aussi soutenue par des éléments « indigènes » recrutés dans l'Empire colonial français en pleine gestation, éléments qui seront le creuset futur de l'armée d'Afrique lors de la Première et Deuxième Guerre mondiale.

Cette guerre sera également le premier acte des deux guerres mondiales qui allaient embraser l'Europe et le monde au cours du siècle suivant.

On comprendra mieux pourquoi l'école publique gratuite, laïque et obligatoire de la III^e République allait insuffler dans chaque quartier, dans chaque village, l'esprit de la revanche. On comprendra aussi pourquoi dans les années qui suivirent et au début du XX^e siècle furent fondées, dans la plupart des communes de France, des sociétés de gymnastique et de tir. De fait, le développement intensif des ingrédients indispensables pour préparer les hommes à la loi du talion.

De Vyans à Chambéry

Dans le pays de Montbéliard, terre protestante, à la croisée des départements du Haut-Rhin, du Doubs et de la Haute-Saône, trois villages somnolaient depuis des temps immémoriaux; ils se souriaient à vol d'oiseau.

De Bussurel, en une enjambée, on parvenait à Vyans¹, tous deux étaient situés dans le département de la Haute-Saône. La vie était paisible et les jours s'égrenaient au rythme des saisons et des travaux des champs.

Depuis la nuit des temps, leurs petites histoires étaient intimement mêlées. Lors des fêtes paroissiales, les jeunes gens de Bussurel se risquaient à courtiser les filles de Vyans, et vice-versa. Parfois, se produisaient bien quelques échauffourées mais lors des conclusions de mariage, le pasteur, qui desservait les deux communes, faisait sonner simultanément les cloches de leurs temples respectifs. Le tintamarre était joyeux!

C'est ainsi que mon père, Frédéric Chevalier, s'enticha d'une certaine demoiselle Petit de Vyans. Il l'épousa en 1846 et le couple s'installa audit village. Je vins au monde assez tardivement, neuf ans plus tard.

Le troisième village, Béthoncourt, se situait à quelques encablures de Bussurel et tenait son assise dans le département du Doubs. Après avoir appartenu tous trois au département du Mont-Terrible, le découpage des territoires de 1815 était passé par là. Pour s'y rendre, il fallait simplement franchir la Lizaine, une petite rivière au cours d'eau sinueux, ainsi que la ligne du

chemin de fer récemment achevée qui reliait Montbéliard à Belfort, sise dans le Haut-Rhin en terre d'Alsace.

Notre famille possédait une petite ferme avec dix hectares répartis en quelques carrés de seigle, d'orge, de blé, d'avoine et de millet, cette dernière céréale servait à la nourriture du bétail. Nous possédions aussi un potager suffisamment pourvu en prévision de la mauvaise saison.

Mon père, charpentier, gagnait plutôt bien sa vie; cela lui avait permis de constituer un petit cheptel, source de revenus supplémentaires.

Quand je vins au monde, les bâtiments de la ferme abritaient déjà deux chevaux, plusieurs vaches alsaciennes et toutes sortes de volailles. Comparés à d'autres familles du village, bien que nous ne soyons pas véritablement aisés, les gens nous considéraient comme des nantis.

Pour couronner le tout, mon père était devenu le maire de la petite commune. Le dimanche, pour se rendre à l'office, il portait fièrement des bottes de cuir souple et une longue redingote. Sa notoriété lui conférait le privilège d'être salué bien bas; parfois il était invité à la table du pasteur à laquelle se tenait de temps à autre l'instituteur.

J'eus une enfance heureuse, exempte de soucis. Chef incontesté de la bande de garnements, coutumière des incursions dans les vergers, de la pose des collets dans les bois et qui pêchait dans la Lizaine toute proche. Je fus aussi l'amiral de la petite flottille de caisses faites de bric et de broc dont nous nous servions pour naviguer dans les eaux parfois agitées de la rivière. Tant est si bien qu'à l'âge de douze ans, je sauvai de la noyade l'un de mes camarades qui, ne sachant pas nager, avait basculé de l'une de nos frêles embarcations. Cet acte m'avait valu non seulement la reconnaissance de sa famille, mais aussi des Vianais,

gens simples et laborieux, qui avaient salué mon acte! Puis les années s'écoulèrent...

En ce mois de juin 1870, j'avais atteint mes dix-sept ans lorsque ma mère reçut une lettre de tante Lucie. Elle m'invitait à passer une partie de l'été à la Motte-Servolex, un petit bourg proche de Chambéry en Savoie. A cette nouvelle, je fus baigné d'une joie sans nom.

Depuis quelques années, à force d'économiser et de peiner aux travaux des champs, je m'étais constitué un petit pécule: 47 francs en bonnes pièces d'or et d'argent. De plus, mon grand-père m'avait offert une pièce de deux francs en argent pour mon anniversaire.

Au village, un journalier gagnait au mieux moins de 2 francs par jour. Je détenais là une petite fortune pour payer mon voyage avec l'assurance de pouvoir m'offrir quelques babioles au cours de mon séjour. «Tu n'oublieras pas de remercier ta tante et de lui faire un p'tit cadeau quand tu repartiras!» m'avait recommandé ma mère.

C'était la première fois que j'entreprenais un tel périple et sa perspective me donnait le tournis. J'allais enfin connaître le voyage en chemin de fer!

Dans mon wagon de troisième classe, l'aventure avait été mouvementée et surtout interminable. J'interrogeais mon voisin de banc qui avait l'air d'en savoir un peu plus que moi sur la vitesse à laquelle nous roulions. «Entre 25 et 30 kilomètres par heure», me répondit-il. Somme toute, guère plus qu'un bon cheval au galop, à la différence près que celui-ci nécessite de se nourrir et de se reposer sur de longs trajets.

Mais la machine connaissait aussi ses limites : ralentissement, grincements de freins, secousses et le train s'immobilisait. Je ne comptais plus les arrêts, souvent de quelques minutes, parfois d'une heure ; il fallait faire, semblait-il, des compléments d'eau pour la chaudière de la locomotive...

Et puis, après quelques coups de sifflet impérieux, le train redémarrait dans un couinement aigu de chaînes et de crochets malmenés, tandis que les cris des gardes-freins installés dans leurs petites guérites à tout vent, relayaient les ordres du mécanicien. Faut dire que ça pouvait être agréable en été, mais alors, qu'est-ce qu'ils devaient avoir froid les malheureux en hiver, dans leurs habitacles non chauffés !

Certes, des trains, j'en voyais passer de temps à autre avec mes copains quand nous allions taquiner le poisson dans la Lizaine, à Bussurel, tout près de la ligne de chemin de fer. Mais durant mon voyage, que de découvertes ! Quelle agitation dans les gares, surtout à Lyon où je dus attendre des correspondances. La vie citadine se révélait bien différente de celle de chez nous.

A Lyon, comme je disposais de deux heures pour reprendre un nouveau train, je me risquai à une petite promenade dans la ville. Ce n'était qu'un ballet incessant de charrettes, de voitures tirées par de lourds canassons. Soudain, j'aperçus un homme monté sur un vélodrome muni d'une énorme roue à l'avant. Il paraît qu'on le nomme : le « grand bi ». Jamais je n'avais vu un tel engin ! Et tout ce monde, toute cette agitation, toutes ces belles calèches qui circulaient ! Les gens semblaient affairés, mais les filles étaient rieuses et c'était pour moi un enchantement de les voir déambuler dans les rues au bras de leur galant.

Encore une heure à attendre... cela me laissait le temps d'arpenter le quai de gare et d'observer le travail des employés ; surtout, d'admirer les locomotives au gros ventre annelé surmonté

à l'avant d'une haute cheminée évasée vers le ciel et qui crachait des volutes de fumée noire, les cuivres des cerclages de la chaudière astiqués comme des casseroles de cuisine.

Mon regard s'attarda un moment sur deux énormes roues peintes en rouge. Quelle belle mécanique ! « Voilà bien un métier d'avenir, me suis-je dit ! Oui, pourquoi pas devenir mécanicien ? » – « L'instruction par les études et par la vision des choses est la meilleure école », répétait inlassablement mon maître d'école !

J'en avais pris de la graine, car mon père avait voulu un rejeton instruit. Bien que Vyans compte à peine plus de 200 âmes, il n'avait pas attendu la loi Guizot de 1833 qui imposait l'école publique dans les communes. Chez nous, l'école existait depuis le temps de la Réforme et l'instruction de la jeunesse était devenue sa priorité. Aussi, mon père avait-il fait aménager une classe à l'intérieur de la mairie.

Je n'étais pas un puits de science, mais je savais assez bien lire sans suivre avec le doigt, aussi écrire et faire mes calculs. Bien qu'issu de la campagne, je n'avais pas à rougir devant ceux qui fréquentaient les bonnes écoles de Montbéliard ou celles de Belfort. Côté manuel, je ne connaissais que les tâches de la ferme familiale ; je savais assez bien manipuler les outils de forge.

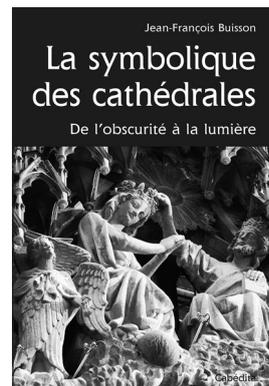
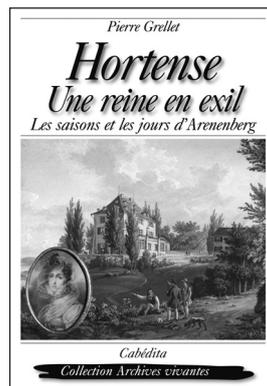
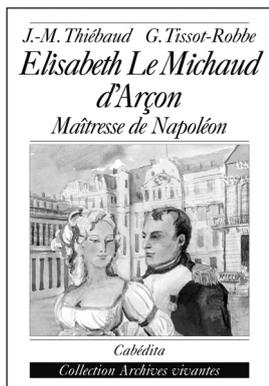
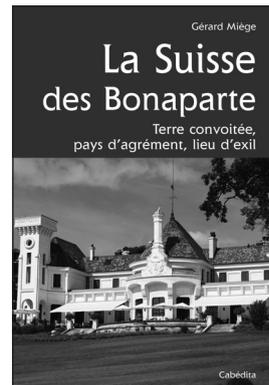
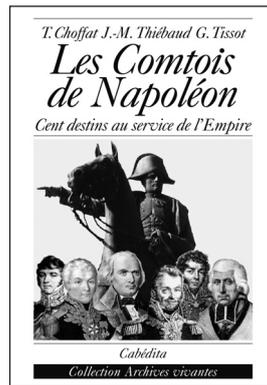
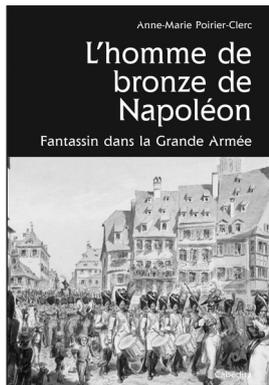
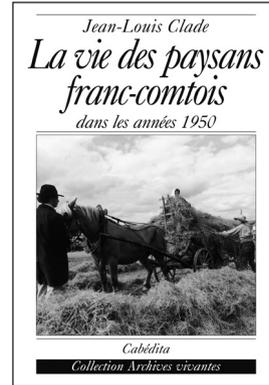
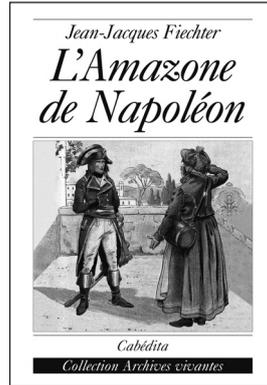
Mais au fait, j'y pense ! Je ne vous ai pas dit mon nom : Alphonse, Alphonse Chevalier, descendance oblige !

Deux bonhommes s'affairaient près du monstre d'acier ; l'un avait les yeux mangés par d'énormes lunettes cerclées. C'était sûrement le conducteur ; l'autre manœuvrait une grosse burette. Il marchait de place en place et versait de l'huile dans de petits récipients cylindriques qui flamboyaient sous les rayons du soleil.

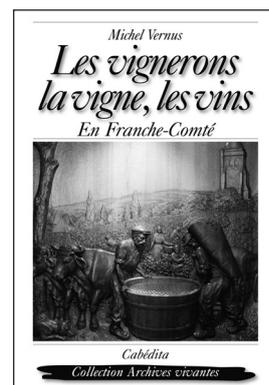
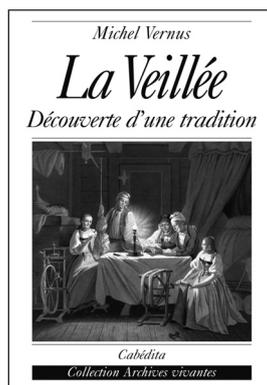
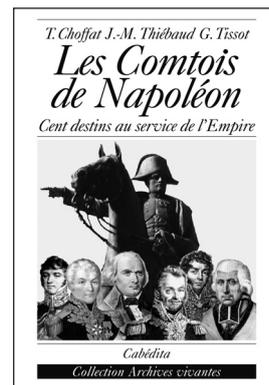
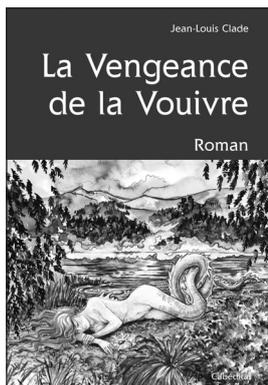
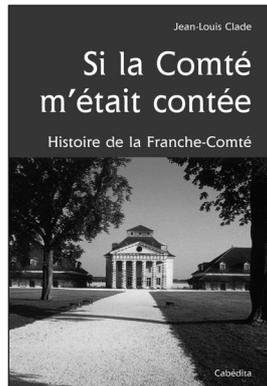
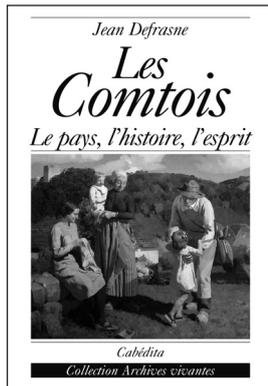
Après des heures et des heures de voyage, nouveau changement de train. Cette fois, c'était la dernière étape avec comme terminus Chambéry ; j'étais harassé de fatigue. Le wagon à impé-

Préface.....	7
Prologue.....	8
De Vyans à Chambéry.....	10
Un nouveau maître au château.....	28
Les boute-guerre.....	35
Au-delà des nuits blanches.....	50
Le sang du sacrifice.....	66
De Villersexel à Vyans.....	74
La débâcle.....	108
Le train de tous les malheurs.....	130
Un pèlerinage pour un retour à Vyans.....	137
Une guerre qui en cache une autre... ..	146
Sources et bibliographie.....	149
Notes.....	150
Table des matières.....	157

Même éditeur



Même éditeur



*Achévé d'imprimer
le 1^{er} mars deux mille quatorze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière.*

Mise en pages : Pierre Maleszewski - PAO graphique

Correctrices : Valérie Caboussat, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à :

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch
Téléphone
0041(0)21 809 91 00

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse